

*Dimanche 3 avril 1960*

**R**éveillée à l'aube par le gazouillis d'une hirondelle, Yolande repousse en hâte les draps froissés de son lit de coin. La journée s'annonce belle et, en ce dimanche de printemps, elle veut profiter du moindre rayon de soleil. Son humeur enjouée s'accorde naturellement avec le chant des oiseaux qui s'affairent déjà dans les bosquets. Bientôt, elle sera dans les bras de Daniel, son amoureux, éperdue de douceur et de reconnaissance. Ensemble, ils marcheront dans la lumière d'avril, sur les sentiers de campagne au parfum de genêt. Ils confieront leur bonheur aux murmures de la futaie, graveront leurs noms enlacés dans le tronc d'un hêtre et s'embrasseront sous les ombrages. Ce programme à la mesure de leurs sentiments leur ouvrira les portes du monde et rien, jamais, ne viendra le ternir.

Le cœur gonflé de joie, la jeune fille voudrait confier son bonheur à la terre entière. Mais elle n'a sous la main que Martine, sa petite sœur avec qui, faute de place, elle partage le lit de coin. Elle aimerait tant posséder son propre espace pour pouvoir rêver en liberté ! Mais la maison de La Ville-Bernard, la ferme de ses parents, est trop modeste pour offrir une chambre individuelle à chacun des quatre enfants de la

famille. Cette longère sans étage ne dispose que d'une cuisine-salle à manger, une unique chambre pour elle, sa sœur et ses parents et au-dessus du rez-de-chaussée, un grenier sommairement aménagé pour ses deux frères. En cette année 1960 qui s'ouvre pourtant à la modernité, le confort est encore loin d'avoir gagné les campagnes et Yolande doit supporter chaque nuit les soubresauts de sa cadette ! L'occasion de se venger à moindres frais est trop belle. Taquine, elle bouscule sans ménagement la fillette profondément endormie. Dos contre le mur, cette dernière sourit aux anges dans son sommeil.

*Quel bébé !* songe Yolande en lui claironnant à l'oreille :

— Debout là-dedans ! Il fait un temps magnifique dehors, tu ne vas quand même pas passer ta journée au lit !

— Fiche-moi la paix, je veux dormir, grogne l'enfant en se retournant face au mur.

— Comment ça, tu veux dormir ! Quelle paresseuse ! Papa et maman sont partis traire les vaches depuis longtemps. Tu ferais bien de prendre exemple sur eux !

Martine jette un coup d'œil embrumé au gros réveil chromé qui grignote les secondes sur la table de nuit.

— Tu te fiches de moi, il n'est même pas 7 heures. J'ai bien le droit de me reposer le dimanche, non ? Je vais dire à papa que tu m'embêtes et il va encore te priver de sortie.

— Essaie seulement et tu vas voir ce qui va t'arriver, gronde Yolande d'un ton menaçant.

— Si tu crois que tu me fais peur !

Martine lui tire la langue mais, par prudence, s'enfouit jusqu'au cou sous les couvertures. Elle se méfie des réactions de son aînée. Depuis qu'elle fréquente Daniel Le Guen, le fils des propriétaires de Kergoat, la plus grande ferme du village, Yolande n'est plus la même. Elle peut passer en quelques secondes du rire aux larmes. Tour à tour rêveuse, morose ou euphorique, elle est bien capable de mettre ses menaces

à exécution sur un coup de tête. Et elle, pauvre gamine de dix ans, que peut-elle faire contre une grande de dix-huit ?

Ravie d'avoir réussi à effrayer sa sœur, Yolande s'habille en chantant à tue-tête « Le marchand de bonheur », des Compagnons de la chanson.

*Je suis le vagabond, le marchand de bonheur,  
Je n'ai que des chansons à mettre dans les cœurs.  
Vous me verrez passer, chacun à votre tour,  
Passer au vent léger, au moment de l'amour.*

Sa voix haut perchée dérape sur le tempo de l'air entraînant que les transistors passent presque tous les jours depuis l'année dernière<sup>1</sup>. Peu importe, la gaieté du refrain, au diapason de son bonheur, exalte sa joie de vivre. Incapable de se rendormir, Martine plaque ses deux mains sur ses oreilles pour échapper aux fausses notes mais n'ose plus rabrouer son aînée, par peur des représailles.

Yolande sort de l'armoire à glace sa plus belle tenue : une robe vichy à la jupe bouffante ornée d'une ceinture qui souligne joliment sa taille fine. Depuis qu'elle a décroché un emploi de vendeuse auxiliaire dans un magasin de vêtements à Quintin, au début de l'année, la jeune fille peut enfin s'occuper elle-même de sa garde-robe. Fini les habits vieillots et mal coupés que lui achetait Clarisse, sa mère. Place à la fantaisie des couleurs et des formes qui savent si bien mettre en valeur les charmes féminins.

Elle écoute d'une oreille distraite les remarques de son père, bien décidée à n'en faire qu'à sa tête. Il est d'une autre époque, il ne peut pas comprendre.

— Tu parles d'une tenue, on dirait une poule ! Tu peux pas t'habiller comme tout le monde ? raille Albert, chaque fois qu'elle apparaît ainsi attifée dans son champ de vision.

1. La chanson est sortie en 1959.

La boutade fait pouffer dans leur barbe ses deux frères et sa jeune sœur, enchantés de rire ensemble à ses dépens.

*Rira bien qui rira le dernier. Moi au moins, je vis avec mon temps, pas comme des bouseux dans votre genre*, songe Yolande en ravalant sa colère.

Dès qu'elle aura mis un peu d'argent de côté sur sa maigre paie, elle espère louer un logement près du magasin. Elle a repéré un joli appartement vacant dans une petite rue tranquille, à deux pas de son travail. Mais pour le moment, elle est encore mineure<sup>1</sup> et ses 186 NF<sup>2</sup> de salaire mensuel ne lui permettent pas de concrétiser son rêve. Elle doit prendre son mal en patience et effectuer le trajet à vélo du Vieux-Bourg à Quintin, huit kilomètres matin et soir par tous les temps. Fatigué de l'entendre geindre, son père lui a vaguement promis de lui acheter une mobylette avant l'hiver, mais son peu d'enthousiasme lui a fait comprendre qu'il retarderait le plus possible la dépense.

— La belle saison arrive, tu es jeune et en bonne santé. Un peu d'exercice ne peut pas te faire de mal. Vous êtes devenus bien douillets, vous autres, les jeunes. De notre temps, à ta mère et moi, on parcourait des kilomètres à pied sans se plaindre pour aller à l'école ou au travail !

— Je sais papa, tu me l'as déjà dit, grogne Yolande entre ses dents une fois Albert occupé ailleurs. On a bien compris que tout était mieux de ton temps. Mais on n'est plus en 1930, faudra bien que tu t'y fasses !

Effets collatéraux, son manque de moyens l'oblige aussi à supporter sans broncher les remarques désagréables de ses parents et les contraintes de la vie de famille. Heureusement qu'elle a Daniel, son bel amour aux épaules solides.

Depuis qu'ils se sont rencontrés au mariage d'une cousine, à l'automne dernier, ils ne se sont plus quittés. Leur entente a

1. La majorité est alors à vingt et un ans.

2. Nouveaux francs. Un nouveau franc correspond à cent anciens francs.

été immédiate, une évidence inscrite dans le cours fluide de leur existence. Ils s'aiment, ils se marieront et fonderont une famille. C'est aussi simple que le lever du jour après la nuit ou le retour du printemps au sortir de l'hiver.

Seule ombre au tableau : Daniel, fils aîné des Le Guen de Kergoat, se destine à reprendre la ferme et Yolande ne se voit pas trimer dans les champs de l'aube au crépuscule. À quarante ans, sa mère, petite créature lasse et taciturne, ressemble déjà à une vieille. Trop peu pour elle ! Elle ne désespère pas d'entraîner Daniel sous des cieux plus cléments. Les temps changent et de plus en plus de jeunes quittent la terre pour s'installer en ville où les attendent confort, grands magasins et salaire régulier. Pourquoi pas eux ? De plus, elle aime son travail, l'ambiance feutrée du magasin, le frou-frou soyeux des étoffes, les discussions animées avec les clientes et les fous rires de Jeannine, sa collègue plus âgée qu'elle d'un an. Hors de question de troquer les douceurs de cette vie agréable contre l'âpreté des sillons durcis par le soleil ou le froid. Mais hors de question, aussi, de renoncer à Daniel !

Elle se revoit en cette nuit de noces, pelotonnée dans ses bras, emportée par un tourbillon d'ivresse. Ils n'avaient manqué aucune des danses jouées parfois à contretemps par l'accordéon musette. Valses, tangos, j'avas les avaient emportés à mille lieues des plaisanteries salaces provoquées par les excès de l'alcool et de la bonne chère. Ils étaient seuls au monde, indifférents au bruit des autres, marionnettes virevoltant sur fond d'étoiles.

Envoûtée, Yolande en oubliait qu'elle préférait des danses plus modernes : slow, twist ou rock'n'roll, encore trop rares dans les campagnes. Pour les paysans du coin, voir les jeunes se trémousser sur ces airs de sauvages venus d'Amérique n'était pas envisageable. Leur ringardise n'avait plus d'importance. Serrée contre Daniel, elle aurait pu danser la gavotte sans même s'en rendre compte, s'il le lui avait demandé.

Main dans la main, ils étaient sortis dans la fraîcheur de l'aube pour s'embrasser sous les frissons d'un grand châtaignier. Les premières gelées blanchissaient les toits et doraienent les feuillages. L'automne avait mêlé ses vapeurs à la buée de leurs souffles.

Les derniers noceurs quittaient la salle pour regagner leur maison, la mine chiffonnée. La fête était finie, les bêtes commençaient à s'agiter dans les étables. Il était temps de ressortir les fourches et les seaux pour la traite. Ils n'avaient pas dérangé les amoureux enlacés sous le châtaignier. L'heure des plaisanteries graveleuses était passée.

Yolande n'oubliera jamais la magie de cet instant volé à son quotidien de fille sage. Les bras de Daniel renferment un paradis : une pluie de baisers et de réveils l'un contre l'autre dans le soleil du matin. Elle s'est promis d'explorer chaque recoin de ce monde nouveau qu'il a inventé pour elle.

Ce jour d'automne, sur la route du bourg qui la ramenait à La Ville-Bernard, la fraîcheur de l'air rosissait ses joues. Elle fredonnait une chanson de Dalida, parfaitement adaptée à son état d'esprit.

*Come Prima  
Tu me donnes tant de joie  
Que personne ne m'en donnera  
Comme toi.*

Sur le bitume, ses pas légers rythmaient la cadence, soulignée par le gazouillis des premiers oiseaux. Tout à son bonheur, elle ne sentait ni la fatigue, ni la morsure du froid que le soleil d'octobre chasserait bientôt. Même les remontrances de son père, rentré depuis longtemps de la noce et qui l'attendait de pied ferme sur le pas de la porte, l'avaient à peine atteinte.

— Tu te comportes comme une traînée ! C'est pas une heure pour rentrer à la maison ! J'espère que tu en as bien profité parce que tu n'es pas près de remettre les pieds dans un bal. Va te changer et file aider ta mère. Tu dormiras plus tard, ça t'apprendra !

Yolande avait fait le dos rond sous l'orage. Albert était sévère mais il aimait sa fille. Si elle faisait profil bas suffisamment longtemps, il lèverait la punition. Quand il avait appris qu'elle fréquentait le fils Le Guen de Kergoat, un des plus beaux partis de la commune, le paysan s'était radouci. Pour se rassurer, il avait soufflé à l'oreille de sa femme :

— Qu'elle épouse son galant. C'est un gars travailleur et sérieux. Peut-être qu'il saura lui mettre un peu de plomb dans la cervelle. De toute façon, si son mari n'arrive pas à la tenir, le père Le Guen, lui, saura bien la mettre au pas. C'est un dur à cuire.

Fort de cette assurance, il avait autorisé Yolande à retourner au bal dès avant Noël, sans oublier toutefois de la mettre en garde.

— Retour à La Ville-Bernard dès la fin du bal<sup>1</sup>, c'est-à-dire avant minuit, raccompagnée par ton bon ami. Mais ne t'avise pas de fêter Pâques avant les Rameaux sinon tu ne remettras plus les pieds ici. Manquerait plus que tu nous ramènes un petit avant le mariage !

— Mais enfin papa, je sais me tenir quand même. Pour qui tu me prends ? avait protesté la jeune fille, malgré tout ravie de retrouver bientôt les bras de son amoureux.

Depuis, ils écument les bals de la région chaque samedi soir, blottis dans l'ivresse des valse et la fraîcheur des nuits frileuses. Avant de retrouver chacun leur lit respectif, ils se réfugient dans un petit chemin creux confit sous les gelées, à l'entrée de La Ville-Bernard, et leurs étreintes magiques repoussent les morsures du froid jusqu'aux confins du monde.

1. À l'époque les bals n'excèdent pas 23 h 30.

En ce premier dimanche d'avril, Yolande a décidé de rejoindre Daniel dès le saut du lit. Son réveil en trilles d'oiseaux lui a donné envie de fêter dans ses bras l'arrivée du printemps. La veille, ils n'ont pas pu aller danser, un vélage difficile ayant retenu le jeune homme à la maison toute la soirée. Leur étreinte sous les étoiles lui a manqué. Elle va le surprendre après la traite, au sortir de l'étable, pour rattraper les baisers perdus. Ils s'enlaceront sous les pommiers en fleurs du verger de Kergoat, au nez et à la barbe du père Le Guen et leurs retrouvailles parfumées repousseront le temps passé loin l'un de l'autre, à rêver de soleil partagé.

Yolande n'en finit pas de se préparer. Elle veut être parfaite pour éblouir Daniel, une princesse à la hauteur de son amour. Elle s'attarde plus qu'il ne le faut devant le miroir accroché au-dessus de l'évier, fait bouffer ses cheveux clairs qu'elle regrette de ne pas avoir eu le temps de confier à la coiffeuse, se pince les joues pour les rosir, souligne d'un trait de mascara ses yeux en amande et repeint ses lèvres d'un rouge éclatant. Le maquillage, encore un sujet de discorde entre elle et son père.

— Qu'est-ce que c'est que cette façon de se peinturlurer la figure ! avait fulminé Albert la première fois qu'il l'avait vue ainsi apprêtée. On n'est pas aux Folies Bergère, ici. Va m'enlever ça tout de suite !

— T'as l'air d'un Indien dans un western, avait enchaîné Michel, l'aîné de ses deux frères âgé de quinze ans, ravi de se moquer d'elle à bon compte. Il ne te manque plus que des plumes sur la tête !

— Ou dans le derrière, avait renchéri Bernard, le cadet, en se tordant de rire.

Yolande avait obéi à son père, non sans distribuer au passage quelques taloches à ses idiots de frères, mais elle continue de se farder en cachette. Pour avoir la paix, elle évite simplement de paraître maquillée devant lui.

*Il faut que je me dépêche, ils ne vont pas tarder à rentrer de l'étable*, se dit-elle en enfilant une veste légère assortie à sa robe.

Elle rase les murs de la remise où est rangé son vélo, jetant alentour des coups d'œil inquiets. Tout va bien, elle ne croise personne à part Médor, le chien de la ferme, qui se précipite vers elle pour lui faire la fête, menaçant de salir sa jolie tenue. Heureusement, l'animal soumis se réfugie dans sa niche dès qu'elle lève vers lui un doigt menaçant.

Sur la route de Kergoat, le soleil levant dessine des reflets aériens. Des mouches de lumière scintillent entre les branches et la rosée du matin fleurit en perles d'eau sur l'herbe des talus. La nature est si jolie que l'espace d'une seconde, Yolande se demande pourquoi elle tient tant à quitter cet endroit pour s'installer en ville.

Les talons trop hauts de ses chaussures à lanière s'accrochent aux pédales, ralentissant son allure. Elles ne sont vraiment pas pratiques pour les déplacements à vélo, mais depuis le temps qu'elle fait chaque jour le trajet aller-retour Le Vieux-Bourg-Quintin, elle a l'habitude. À ses yeux, l'apparence l'emporte sur le confort. Et pour séduire Daniel, rien n'est trop beau. Une bulle de joie éclate dans son cœur, l'incitant à chanter à tue-tête une ritournelle de Marcel Amont, légèrement revisitée.

*Bleu, bleu, le ciel de Bretagne  
Blanc, blanc, blanc le goéland  
Le bateau blanc qui danse  
Blond, blond le soleil de plomb  
Et dans tes yeux  
Mon rêve en bleu, bleu, bleu*

Les chansons à la mode, qu'elle écoute en boucle sur le transistor du magasin, traduisent à point nommé son bonheur.

À la maison, Albert n'allume le vieux poste de TSF datant de la dernière guerre que pour écouter les informations. S'il lui interdit de lui casser les oreilles avec sa musique de sauvages, il ne peut l'empêcher de fredonner à tout bout de champ ses airs favoris. Comme elle chante faux, elle ne se prive pas d'importuner ses frères et sa sœur, toujours à l'affût d'une moquerie à ses dépens. Enchantée d'avoir enfin sa revanche, elle écorche à plaisir, de sa voix stridente, l'harmonie des refrains.

Au moment où elle croise la camionnette chargée de bidons du laitier, qui fait sa tournée matinale, le vent soulève la jupe en corolle de sa robe, dévoilant aux yeux de l'homme émoustillé des charmes qu'elle aurait préféré lui cacher. Par la vitre ouverte, un sifflement admiratif salue le spectacle. Contrariée, elle pédale de plus belle en haussant les épaules.

*Cet abruti ne va pas manquer de parler de moi à mon père quand il va le voir. Ça va encore être ma fête !*

La vue des toits de Kergoat, luisant aux premiers rayons du soleil, efface ses craintes. Daniel l'attend au bout du chemin de terre qui semble frémir sous les frondaisons. Bientôt, entre ses bras, les petites contraintes du quotidien n'auront plus aucune importance.

Yolande laisse tomber son vélo dans un fossé avant de se diriger à pas de loup vers la ferme repliée sur ses bruits familiers. Meuglements, caquètement et jurons saturent l'air du matin, encore gorgé des brumes de la nuit. Sous la lumière rasante, le granit et l'ardoise s'ourlent de reflets cuivrés.

La jeune fille avance avec précaution, le cœur battant. Elle n'a pas envie que les parents ou la sœur de Daniel la surprennent. Elle veut être seule avec son amoureux pour goûter le miracle de l'aube. Les premiers chants d'oiseaux et le parfum des fleurs sous la rosée leur appartiennent. La nature entière ne brille que pour eux. Personne ne doit venir troubler leur moment de paradis.

Elle n'est pas venue souvent à Kergoat mais connaît suffisamment les lieux pour se glisser sans se faire surprendre derrière l'étable où la traite s'achève. Heureusement le chien de la ferme, occupé ailleurs, n'a pas flairé sa présence. Il n'aurait pas manqué de mettre à mal toutes ses belles précautions ! Les pommettes roses, elle guette la sortie de son amoureux. L'excitation allume des paillettes dans ses yeux maquillés. Elle voit défiler tour à tour la mère et le père Le Guen, puis leur fille Jacqueline, âgée comme elle de dix-huit ans, de lourds seaux remplis de lait à la main. Elle regarde la jeune fille disparaître en direction de la laiterie avec un soupçon de pitié mêlée d'appréhension. Contrairement à elle, Jacqueline est tenue de participer aux travaux de la ferme. Intraitable sur la discipline qu'il impose à ses enfants, le père Le Guen n'accepte aucun relâchement. La première fois qu'il l'a vue en compagnie de Daniel, dans la grande salle de Kergoat, il a enveloppé sa tenue soignée d'un regard réprobateur et grogné dans sa barbe :

— On n'aime pas les chichis et les fainéants par chez nous. Tout le monde fait sa part de travail. Pour ça, pas besoin de s'habiller comme au carnaval !

Yolande avait alors compris que la sévérité d'Albert n'était qu'une façade. Puisqu'elle gagnait sa vie en dehors de la ferme, il la dispensait des tâches les plus ingrates. Qu'elle aide sa mère à la cuisine et se tienne correctement lui suffisait. Elle devinait que, si un jour, elle devait vivre à Kergoat avec Daniel, l'héritier naturel, son beau-père serait nettement moins conciliant. Mais elle se faisait fort de convaincre son fiancé de quitter la terre pour vivre en ville une existence autrement plus agréable. Le temps des patriarches implacables est bel et bien passé !

Le groupe se dirige vers la laiterie d'un pas pesant, pressé de se débarrasser du précieux liquide dans les bidons mis à

disposition par le laitier. Yolande bout d'impatience. Que fait-il ? Va-t-il finir par se montrer ?

Il apparaît enfin, les cheveux en bataille, les épaules larges sous son chandail troué. Il traîne derrière lui une âcre odeur de bouse que la jeune fille ne remarque même pas. Elle qui se moque de ses frères chaque fois qu'elle hume sur eux des relents d'étable !

— Qu'est-ce que vous sentez mauvais ! Vous vous parfumez à la fleur de purin ou quoi ?

Sur Daniel, ces effluves paysans ne la dérangent pas. Il pourrait se rouler dans le fumier s'il lui en prenait l'envie, il resterait pour elle le plus attirant des garçons. Le contraste entre sa tenue de travail négligée et sa propre mise si soignée l'indiffère. Elle ne voit que le dessin sensible de ses traits et l'éclat chaleureux de son regard, ce regard amoureux qui la caresse et la réinvente.

Elle lui signale sa présence d'un sifflement discret. Surpris, il sursaute, manquant renverser le lait sur la terre constellée de bouses. Il pose ses seaux sur le seuil du bâtiment et se précipite vers elle pour la serrer contre lui. Sa force l'engloutit et la transporte.

— C'est toi ma belle ! Comme tu es jolie et comme je suis content de te voir ! Ça tombe bien, je m'apprêtais à te rendre visite. Viens, ne restons pas là.

Il l'entraîne vers les pommiers en fleurs du verger tout proche. L'écume nacréée des pétales rosit au soleil levant, comme les joues satinées de la jeune fille qui peine à croire en sa chance. Tant de bonheur, c'est un péché ! Un péché délicieux à partager sans modération aux portes du paradis. Peut-être faudra-t-il en payer le prix un jour, mais pour l'instant seul compte le refuge solide de ses bras. Là, rien de mauvais ne peut l'atteindre. Tout à son ravissement, elle ne remarque pas son air sombre. Ce n'est que quand il prend la parole

qu'elle comprend que quelque chose ne va pas. Elle se détache de lui, alertée par sa voix tendue.

— J'ai une mauvaise nouvelle à t'annoncer, ma pauvre chérie. Je vais partir en Algérie pour mon service militaire. D'abord quatre mois de classe dans une caserne à Rennes, puis on m'envoie là-bas pour assurer le maintien de l'ordre. J'ai reçu ma lettre d'appel hier matin. Je ne sais pas quand je reviendrai...

La terre s'écroule sous les pieds de Yolande, qui ne s'attendait pas à payer si vite le prix de son bonheur. Bien sûr, elle a entendu parler des événements d'Algérie et des jeunes appelés de vingt ans qui partent se battre contre les insurgés d'une colonie lointaine dont elle se moque comme d'une guigne, mais elle n'a jamais voulu admettre que Daniel serait un jour concerné. Dans la lumière du matin, sa joie s'envole avec les fleurs des pommiers. Comment imaginer loin de lui l'ivresse des valse et des nuits d'étoiles ? Comment meubler l'attente quand une semaine sans le voir lui semble déjà une éternité ? Le cœur déchiré, elle s'abat sur sa poitrine en sanglotant.

— C'est pas juste, c'est vraiment pas juste !